

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **La Forêt Noire**

**Lallemand, Charles**

**Paris, 1866**

Chapitre IV. Confidences

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

## CHAPITRE IV

### CONFIDENCES

#### I

Pendant plusieurs jours, des orages tenaces s'abattirent sur le Süssberg, et les chemins furent impraticables. Emmanuel ne put penser à retourner au cimetière. « J'ai une idée, dit un soir Claire; nous emmènerons Peter Faust au cimetière avec nous; quand il sera là, il est bien possible que la mémoire lui revienne et qu'une illumination soudaine lui fasse retrouver l'endroit que nous cherchons. Seulement, comme le pauvre homme ne pourrait supporter les fatigues de la route ordinaire, nous ferons le grand tour avec la voiture d'Hermann, et nous passerons par le village de Gastein qui domine toute la montagne. De ce côté, m'a-t-on dit, le chemin est carrossable jusqu'aux portes mêmes du vieux cimetière, et notre compagnon de route entrera de plain-pied dans son ancien domaine.

— Eh bien ! mon enfant, chargez-vous des démarches à faire, j'accepte tout et je vous suis les yeux fermés. »

Durant ces quelques jours, mille incidents imprévus rapprochèrent les deux jeunes gens. Emmanuel causait davantage de son passé, de son père, de sa vie décousue et triste. Pendant de longues heures il s'épanchait familièrement devant la jeune fille, découvrant chaque jour en elle quelque secrète vertu, quelque charme ignoré. Le fond de cette âme était une bonté inépuisable, bonté qui s'élevait jusqu'à l'intuition la plus délicate et l'initiait spontanément aux beautés de l'art les plus hautes, les plus profondes. Son sens droit des choses de la vie surprenait sans cesse Emmanuel, de plus en plus subjugué par cette fine et intelligente nature.

De son côté, Claire céda, sans se défendre, à l'ascendant de son nouvel ami. Elle sentait que la vie d'Emmanuel renfermait des mystères qu'elle eût rougi de sonder, que des faiblesses inavouables l'avaient trop souvent rejeté hors des droits sentiers ; mais, ces mystères réservés, elle s'abandonnait avec joie aux inspirations du jeune homme, elle se laissait conduire dans ce monde nouveau qu'il lui ouvrait, monde de vérités, de lumières, qu'elle n'eût jamais abordé sans lui. Quand il commentait un des grands poètes allemands qu'elle avait lus le plus, qu'il lui faisait entendre quelque mélodie d'un maître inconnu, ou qu'enfin il l'emportait plus haut encore, et étudiait avec elle un de ces grands problèmes de l'humaine destinée qui ont tourmenté les cœurs les plus humbles, il jetait, sur ce monde d'idées et de sentiments, de magnifiques éclairs d'éloquence et de passion, où l'enfant était comme engloutie. Son âme se dilatait et la femme, hier encore enveloppée, chancelante, commençait à s'épanouir dans sa radieuse majesté.

Hermann venait rarement se joindre à eux, et Sarah, habituée à le voir chaque jour, s'attristait de ces absences inexplicables. Le pauvre Hermann avait compris bien vite que Claire, si fière des atten-

tions de l'étranger, si disposée à ses leçons qu'elle comprenait à demi mot, ne pourrait plus se contenter de ce que lui, Hermann, pouvait offrir, et il cherchait à oublier.

Son âme honnête ne faisait point retomber sur Emmanuel le chagrin profond qu'il ressentait; il se laissait aller à une tristesse douce qu'avant tout il voulait dérober à Claire.

Sarah, si riieuse il y a quelques jours encore, pleurait souvent quand elle se croyait seule. « Ne pleure pas, lui dit Claire, un soir qu'elle la surprit; Hermann sera ton époux, je te le promets.

— Ce n'est pas moi qu'il aime, dit Sarah en baissant la tête.

— Enfant! repartit Claire, tu peux être heureuse, tu le seras! »

Sarah ne comprit pas entièrement le sens des paroles de sa sœur; mais la confiance lui était revenue tout-à-coup, elle releva ses beaux grands yeux, et regarda fixement Claire. Celle-ci s'était enfuie sans ajouter une parole.

## II

Les beaux jours avaient reparu, et il fut décidé un soir qu'on partirait le lendemain pour Gastein. A dix heures, la calèche d'Hermann était à son poste, et les voyageurs s'embarquaient : Peter Faust et Claire dans le fond, sur le devant Emmanuel. La calèche était vaste. Sarah, debout sur le perron, avait présidé au départ; son opulente beauté rayonnait de tout son éclat. Elle était tout entière encore aux paroles de sa sœur; elle regardait Hermann avec une tranquillité

confiante, et, au moment où le jeune postillon allait monter à cheval, elle voulut lui apporter elle-même le coup de l'étrier. Sa main ne tremblait pas, sa démarche était assurée; Hermann se saisit du verre qu'elle lui offrait, et, tout en le prenant, il leva les yeux sur la jeune fille, debout, en face de lui, dans la pleine lumière. Pour la première fois, Hermann fut troublé par cette beauté rayonnante, et il rendit assez maladroitement à Sarah le verre qu'il avait vidé.

Claire, du fond de la voiture, s'était aperçue de ce manège, et au moment où Hermann sautait en selle, elle se pencha à la portière : « A bientôt! sœur, » dit-elle en souriant. Le cœur de Sarah débordait d'une joie inconnue.

Deux heures après, on arrivait à la porte du cimetière. Les jeunes gens descendirent, soutenant par le bras le vieux gardien. On se dirigea du côté du Nord. Faust était tombé, depuis un moment, dans un accablement morne, et il semblait ne rien voir, ne rien comprendre de ce qui se passait autour de lui. Arrivés à l'extrême limite du cimetière, les voyageurs s'arrêtèrent. Faust s'assit sur un tertre, Claire à côté de lui, tandis que les jeunes gens recommençaient leur perquisition obstinée.

Claire remarqua à quelques pas d'eux les ruines d'une maisonnette. « Connais-tu cette maison, dit-elle à Faust? » Le vieillard ne répondit pas d'abord. « Regarde-bien, insista Claire, connais-tu ces ruines, ne serait-ce pas ton ancienne demeure, celle où tes enfants sont morts? »

— Morts! mes enfants! répéta Faust lentement et sans lever la tête. Morts! oui, ils sont partis tous! tous! et je reste, moi, le vieillard moi, le fou! »

Il regarda du côté que lui indiquait Claire, et, tout-à-coup, se redressant brusquement : « Oui, c'est bien là, c'est là que je les ai vus venir au monde, là qu'ils m'ont quitté l'un après l'autre. Venez, venez! » Il se mit à marcher sans l'aide de Claire, il la devançait à

travers les tombes, il tendait les bras vers les ruines amassées à quelques pas. Emmanuel et Hermann, stupéfaits de cette scène étrange, s'étaient arrêtés dans leur excursion; ils suivaient de l'œil la marche effrayante du vieillard. Ils s'approchèrent. Une fois arrivé aux ruines, Peter Faust s'arrêta : « Je suis chez moi, » dit-il.

Ses yeux étaient secs, mais une agitation douloureuse était peinte sur sa figure. Il regardait tout autour de lui dans cet étroit espace, comme s'il eût cherché à se reconnaître au milieu de ces débris. Une pioche rouillée, dévorée par le temps, était à moitié ensevelie sous un amas de décombres : il l'aperçut et s'en empara vivement. Elle était profondément ébréchée à la pointe. Il la considéra longtemps. « Je me souviens dit-il! c'était un jour où j'avais taillé ferme le roc... il avait fallu se hâter; on enterrait une jeune femme au petit jour... » Claire et Emmanuel avaient échangé un regard. La jeune fille prit la main de Faust : « Il y a longtemps de cela? dit-elle.

— Bien longtemps... C'étaient des étrangers!

— Et de quel côté? poursuivit Claire précipitamment.

— Par là, à quelques pas, dans le rocher! »

Emmanuel s'élança dans la direction marquée par le doigt de Faust. Il cherchait le long du roc qui bordait le cimetière. « Vous y êtes, mon fils, dit tout à coup Faust d'une voix sourde!... Oh! je n'ai pas oublié cette journée-là. C'est le jour où ma pauvre femme est morte! »

Emmanuel venait, en effet, de trouver une pierre tumulaire enfouie sous un amas de rochers. Pas d'inscription, pas de nom sur cette pierre; c'était bien celle qu'il cherchait. Il fit un signe à Claire... tous deux étaient tombés à genoux.

## III

Emmanuel partit le lendemain pour Ulm avec Hermann. Il allait chercher un sculpteur pour construire le monument qu'il voulait consacrer à la chère morte. De son côté, Claire retourna à Gastein; il fallait acheter le terrain, se mettre en règle avec la loi. Or, la loi allemande, en ces matières surtout, est singulièrement ombrageuse et compliquée. Pourtant, en peu d'heures, elle eût rempli la délicate mission qu'elle s'était donnée.

En l'absence d'Emmanuel, la maison était bien vide. Les enfants mêmes étaient tristes, et Claire ne cessait de regarder du côté de la grand'route. Deux jours se passèrent. Au milieu de la seconde journée, deux lettres adressées à Emmanuel arrivèrent à la fois : l'une de Madrid, l'autre de Paris. Claire jeta malgré elle un coup-d'œil sur l'enveloppe; la lettre qui portait le timbre de Paris était écrite par une main qu'elle connaissait. Un frisson lui traversa le cœur; elle pressentait une catastrophe.

Enfin les voyageurs arrivèrent à la nuit. Les yeux d'Emmanuel rayonnaient : « Claire! s'écria-t-il, en se précipitant dans la maison; Claire! où êtes-vous? » La jeune fille parut, entourée des deux enfants. « Eh bien! tout est-il fini? » dit-il en lui prenant affectueusement les mains. « Tout est en règle, dit Claire, et voici l'autorisation demandée. »

Elle tendit un papier à Hermann. « Voici encore deux lettres,







ajouta-t-elle d'un air indifférent. « Emmanuel prit les lettres, les froissa comme s'il eût voulu les jeter loin de lui, puis apercevant le timbre de Paris, il pâlit légèrement. Il se remit pourtant, et présenta à Claire un jeune homme qui venait de descendre de voiture : « M. Ritter, un architecte déjà célèbre, dit-il à Claire, qui a bien voulu nous consacrer quelques jours. » Claire s'inclina. « Gomez, ajouta Emmanuel, en se tournant vers le vieux soldat, tu prendras soin de monsieur comme de moi-même. »

On conduisit M. Ritter à l'appartement voisin de celui d'Emmanuel. Dès qu'il fut seul, le jeune homme décacheta l'une des deux lettres : « La voilà à Paris ! dit-il tout haut. Elle fait mine de courir après moi, elle se dit malade, en danger !... comédie que tout cela !... Si pourtant c'était vrai, reprit-il après un silence ! si elle avait à me reprocher mon indifférence, mon abandon ! elle pleure, elle ne m'a jamais tant aimé, dit-elle ! que croire ? que faire ? »

Il resta quelque temps immobile, les yeux fixés à terre. Puis ouvrant la seconde lettre, il partit tout à coup d'un amer éclat de rire. « Ah ! je devais m'y attendre ! Tout s'explique ! Elle a quitté Madrid le lendemain du jour où le ténor en vogue était appelé à Paris. Elle a tout vendu, hôtel, meubles, bijoux ! et elle a besoin de moi maintenant ! » Il jeta les deux lettres au feu et descendit.

Claire était assise dans la charmille avec Sarah, qui s'évertuait à l'égayer, mais Claire était triste et comme accablée. « Ma pauvre Sarah, dit-elle en caressant de la main les épais bandeaux de sa sœur, si je m'éloignais, si je quittais le pays, tu aurais bien soin de la mère, n'est-ce pas, des enfants, de la maison ?

— Que veux-tu dire ! s'écria Sarah ; quels sont tes projets ? tes craintes ? tu m'épouvantes.

— Tais-toi, dit Claire, je t'en prie ; quelqu'un vient. »

Emmanuel prit le bras de Claire et ils se promenèrent dans le jardin jusqu'à ce que la nuit tombât. Quand ils rentrèrent dans le sa-

lon de la famille, la jeune fille était plus calme, et un sourire fugitif éclairait son pâle visage.

M. Ritter vint les rejoindre. On fit force musique. Quand ce fut au tour de Claire à se mettre au piano, le jeune architecte insista pour qu'elle chantât la mélodie célèbre dans le pays :

Rose, nous allions au printemps...

Mais Claire essaya en vain d'articuler une note; sa voix sortait étranglée, et elle se leva du piano. Elle pleurait.

Emmanuel et Sarah s'approchèrent d'elle, et l'interrogèrent doucement : « Je ne sais ce que j'ai éprouvé, dit-elle. Depuis quelque temps, des palpitations de cœur m'ont prise; ce ne sera rien, assurément. »

On se sépara bientôt. Emmanuel ne put dormir de la nuit. Vers le matin, il fit un rêve bizarre. Il arrivait à Paris, et descendait du chemin de fer. Au lieu de Blanche, qu'il s'attendait à rencontrer, il apercevait Claire dans la gare, et quand il s'approchait d'elle pour lui prendre la main, la jeune fille tombait morte.

#### IV

M. Ritter et Emmanuel avaient visité le cimetière. « Il me faudra au moins deux mois de travail, » dit l'architecte au jeune homme. « C'est bien, fit Emmanuel; vous m'écrirez, Monsieur, et je reviendrai pour inaugurer moi-même la chapelle, car je pars très-pro-

chainement. » Le lendemain M. Ritter quittait Neubach, il allait à Ulm chercher des ouvriers. Les deux jeunes gens se serrèrent cordialement la main.

Claire était de plus en plus sombre. Emmanuel ne la quittait pas. Une nouvelle lettre de Paris arriva : Blanche annonçait positivement qu'elle allait partir pour Neubach. « Je n'ai qu'un moyen d'empêcher cette folie, se dit Emmanuel, il faut que je parte moi-même ! »

Il entra dans la chambre n° 17. Il était environ huit heures, et la chambre de la jeune fille était éclairée. « Le bonheur est là, se dit-il, le calme, la vie ! Là-bas, c'est le mensonge, le vain bruit, la mort lente et sans gloire ! Et il faut que je m'éloigne ! »

Il redescendit lentement et alla frapper à la porte du salon. On ne l'attendait plus, et la famille s'était retirée. Claire vint ouvrir. « Il faut que je vous parle, Claire, dit Emmanuel. »

Claire était toute pâle. Emmanuel la contempla longtemps ; quelques jours de tristesse avaient suffi pour ravager ce charmant visage. Il eut peur, et il se repentit d'être venu. « Parlez, monsieur Emmanuel, dit doucement la jeune fille.

— Je suis bien à plaindre, dit Emmanuel ; quelques mots qui me sont échappés vous l'ont fait comprendre, mon enfant ; mais vous ne savez pas toutes les tristesses de ma vie. Or, je dois être franc jusqu'au bout ; à une femme comme vous, je puis tout dire ; d'ailleurs il est des heures où il n'est plus possible de reculer. Je vais partir, Claire.

— Je le savais, murmura la jeune fille, sans lever la tête.

— Je vais partir, répéta Emmanuel, quand je voudrais ne jamais quitter ce pays, cette chère maison. Je ne sais quelle fatalité me pousse, à laquelle j'obéis machinalement tout en me révoltant contre elle, car ce mot seul me répugne. Je n'ai jamais connu ma mère, vous le savez, et dès que j'ai été en âge de le comprendre, un mot de mon père m'a averti que je ne devais jamais regarder en arrière, que ma mère avait commis une de ces fautes que l'homme n'oublie

pas, et qu'en me reconnaissant pour son fils, il avait été au-delà de ce que son devoir exigeait. Il fut convenu ce jour-là que le nom de ma mère ne serait jamais prononcé entre nous.

« Ma vieille nourrice m'avait bercé avec les histoires de son pays, elle m'avait souvent parlé du *Chevalier d'or* et de la chambre où ma mère était morte; tout enfant que je fusse, j'avais retenu ce nom, ces chiffres, et je m'étais juré de venir visiter un jour cette chambre sacrée pour moi. Mon père me fit donner une éducation très-complète; je ne manquai de rien, j'étais entouré de toutes les recherches du luxe, de toutes les élégances de la vie. Seulement, je cherchais en vain autour de moi un cœur qui reçut les épanchements du mien. Mon père ouvrait avec une prodigalité inouïe sa bourse à mes moindres caprices; il semblait même m'encourager dans cette vie de jeune homme, oisif, aventureux, bruyant; mais quand je voulais venir à lui, lui tendre les bras, chercher à ses pieds une caresse, lui apporter les tendresses dont mon cœur débordait, je trouvais en lui un homme sévère, hautain. Il était mon père devant le monde, et parce que je portais son nom. Dans son hôtel, j'étais pour lui moins qu'un étranger.

« Il m'emmena à Paris; il venait de quitter la carrière diplomatique. Là je me trouvai, je ne sais comment, lancé dans ce tourbillon de vie fiévreuse, turbulente, où le cœur se dessèche en quelques années. Un instinct supérieur me sauva. Je me jetai dans la musique, ma seule passion vraie, et, pendant des années, je vécus des consolations que me donnait cette mâle nourriture. Un jour je rencontrai une de ces femmes que les bas-fonds de Paris rejettent chaque année, et que le caprice d'un millionnaire blasé pousse en quelques jours au faite de ce monde étincelant et banal. C'était une conquête glorieuse; tous mes amis avaient les yeux sur elle. Elle fut à moi, je m'épris de cette femme, je me donnai à elle corps et âme. Je me trompais moi-même, je savais parfaitement que son cœur était fermé

à jamais à tout sentiment généreux : je voulus faire un miracle, la contraindre à m'aimer. Stupide que j'étais ! elle écoutait mes confidences pour s'en armer basement contre moi. Je souffris par elle de toutes les façons : j'étais meurtri, saignant, épuisé. Ce jour-là, Claire, ce jour-là, je découvris que je l'aimais davantage.

« Je partis pour Madrid, elle vint m'y rejoindre. Plus que jamais je lui appartenais. Une grande crise seule pouvait me sauver. Mon père mourut. A l'instant, je pensai à ma mère, à Neubach ; je lui dis qu'il fallait nous séparer, que j'allais je ne sais où, en Allemagne, en Russie. A peine parti, je lui écrivis que je ne pouvais me passer d'elle, que je l'aimais plus que jamais ! Oui, Claire, j'ai écrit cela, je l'ai cru... peut-être le crois-je encore. Et cependant c'est faux ! j'ai cette créature en horreur, et je lui obéis ; elle me fait peur, et je veux la rejoindre, et j'ai une hâte sauvage d'être auprès d'elle !...

« Claire, Claire, sauvez-moi, pardonnez-moi, priez pour moi ! dit-il en se jetant à genoux avec une angoisse croissante. Dites-moi de ne pas partir, que je vous perds, que je vous tue ! » Et il baisait avec transport la robe, les mains, les pieds de la jeune fille. Bientôt il s'aperçut qu'elle s'affaissait, et portant les mains sur son cœur, il lui sembla que ce cœur ne battait plus. Fou de terreur, il parcourut la chambre en appelant au secours, ouvrit les portes, les fenêtres.

Sarah, les enfants, Lisbeth, la mère accoururent. Claire n'avait pas rouvert les yeux. Lisbeth et Sarah la prirent doucement dans leurs bras et la portèrent sur son lit. Emmanuel était resté à la porte. Vers deux heures, on vint lui dire que la malade avait entièrement repris connaissance. Il s'éloigna en chancelant.

## V

Le lendemain, de bonne heure, Emmanuel demanda à voir Claire. « Notre vieil ami, le docteur Hunter, a défendu qu'elle vit personne et qu'elle ouvrit la bouche, dit Sarah.

— J'attendrai, fit Emmanuel. »

La journée se passa ainsi.

« Claire est au plus mal, monsieur Emmanuel, dit Sarah, en joignant les mains avec désespoir. Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? au plus mal, entendez-vous ! »

Pendant trois jours se prolongea une agonie douloureuse. La porte de Claire resta fermée à tout le monde, sauf à Sarah et à sa mère. Emmanuel parcourait comme un fou la maison, le jardin ; il avait pâli affreusement, et n'ouvrait plus la bouche. Au milieu du quatrième jour : « Venez vite, monsieur Emmanuel, dit Sarah ! »

Emmanuel se précipita dans la chambre de Claire. Elle ne souffrait plus ; elle était déjà entrée dans l'aube des joies éternelles. Claire lui tendit sa main blanche comme de la cire : « Adieu Emmanuel, dit-elle, je vous aime de toute mon âme ! » Et elle porta à ses lèvres la main d'Emmanuel.

Il s'élança vers elle...

Claire était morte.

A. DE G.





